

# MARIANNIC

PAR ANDRE THEURIET

(Suite)

—Mariannic, supplia-t-il, ne pleurez pas !... Vos larmes ajoutent un navrement de plus à mes misères... Vous qui vivez honnêtement et pieusement dans votre maison de Kerdouarnec, vous ne savez pas quelle existence de cerf traqué par les chiens je mène ici... J'ai été ébloui par mon succès, j'ai dépensé mon argent avec la même facilité que je le gagnais, puis le désastre est venu, et la gêne, et les créanciers qui vous talonnent... Le travail devient plus hasardeux et plus impossible, les jours se suivent toujours plus noirs, avec le désespoir au bout... Croyez moi, c'est un enfer plus affreux que celui dont vous parlez. A la fin, on perd patience, et on cherche une porte pour en sortir !

Mariannic hochait la tête :

—Il y a d'autres moyens d'en sortir que de se damner éternellement.

—Eh ! pensez-vous que je n'aie pas cherché ?... Les remèdes que j'ai essayés ne m'ont pas réussi et je n'en connais plus d'autres.

—J'en connais un, moi... C'est d'avoir foi en Dieu et en ses amis ; c'est de ne pas repousser leurs bons offices... Tenez, Yves, j'ai été maladroit avec vous tout à l'heure. Je n'ai pas réfléchi que que si mon cœur, depuis vingt-cinq ans, était resté le même, les préoccupations et les façons de vivre du monde de Paris avaient pu changer le vôtre. Je vous ai parlé comme j'aurais fait à Kerdouarnec, quand nos pensées, nos sentiments, tout était en commun ; quand nous nous comprenions à demi-mot, quand nous nous aimions enfin... L'amour nous préservait de ces susceptibilités, de ces malentendus qui se produisent entre étrangers, et qui arrêtent toute expansion... Mais aujourd'hui je me rends compte de ma gaucherie campagnarde... J'aurais dû simplement vous dire que je vous aime comme au premier jour. S'il est des offres de service qui deviennent humiliantes, offensantes, quand elles sont le fait d'un étranger, on peut tout accepter de la part de ceux qui vous sont passionnément attachés... Oui, passionnément !... Je conviens qu'à mon âge, cela prête à rire, mais je suis d'un pays où tout ce qui est sincère n'est jamais ridicule, et où l'amour dure jusqu'à la mort... Au temps de Kerdouarnec, vous étiez pauvre comme aujourd'hui ; cela ne vous eût pas cependant empêché de m'épouser, si mon père s'était montré plus raisonnable et si son brusque refus ne vous avait pas éloigné. Eh bien ! maintenant je suis libre de disposer de ma personne, agissez comme vous auriez agi quand nous étions jeunes, et consentez à partager ce que je possède !

Elle avait prononcé ces derniers mots d'une voix suppliante, comme un enfant qui sollicite une faveur et tremble de subir un refus. Yves, en l'écoutant, sentait à la fois son admiration croître et ses scrupules se réveiller. Il se jugeait indigne de ce dévouement. Une secrète pudeur se révoltait en lui, à l'idée de bénéficier de cet élan d'amour qui se manifestait à l'heure de sa pire détresse. S'il acceptait maintenant l'offre de Mariannic, il aurait trop l'air d'obéir à un ignoble calcul d'intérêt. Dans le plein de sa misère, il avait conservé intactes sa délicatesse et sa fierté, et il éprouvait une instinctive répugnance à passer à ses propres yeux pour un homme qui a épousé une femme riche, uniquement parce qu'il a eu peur de mourir de faim.

—Vous avez une adorable et exquise bonté, répondit-il, mais je ne suis pas digne de vous et je me sens trop misérable... Si je vous épousais, on m'accuserait de faire une basse spéculation et, en effet, toutes les apparences seraient contre moi.

—En vérité, vous êtes trop orgueilleux ! s'écria-t-elle, révoltée à son tour... Croyez-vous donc avoir seul le privilège de la fierté et du respect humain ?... Pensez-vous qu'il ne m'en ait rien coûté de passer par-dessus ces convenances que nous respectons si fort, nous autres provinciales, pour vous chercher à travers Paris et venir frapper à votre porte ?... Que dirait-on à Douarnenez, si on me savait seule chez vous, à pareille heure ? Quel jugement doivent même porter sur moi les gens d'ici en ne me voyant pas redescendre ? Mais que m'importe ? j'ai mis de côté mon amour-propre et mes scrupules, parce que mon affection pour vous est plus forte que tout, parce que vous êtes le seul ami qui me reste au monde... Ah ! mon cher Yves, pour vous toucher et vous entraîner, que ne puis-je

retrouver mes vingt ans ? que n'ai-je encore cet attrait de la jeunesse que vous vouliez bien m'accorder alors ?... Peut-être réussirais-je à vous convaincre que, devant mon profond amour, l'orgueil et les chétives considérations mondaines doivent disparaître. Yves, souvenez-vous des bons jours de Kerdouarnec, des heures trop vite passées où nous faisons tous deux des projets d'avenir, sous les arbres du verger ; où nous nous accoudions au mur de la terrasse, et où nous sentions si près l'un de l'autre, si fermement unis !... Le jardin est resté le même, comme mon cœur : les roses y fleurissent toujours en été, et le manoir vous attend toujours... Je voudrais posséder le charme de Viviane et les enchantements de Merlin pour vous y ramener et vous y retenir... Vous retrouveriez là cette paix de l'esprit et cette amitié chaude, hors desquelles il n'y a rien de précieux et de durable en ce monde...

Tandis qu'elle parlait, la nuit était tout à fait venue. Dans l'enténébrement de l'atelier on ne distinguait plus que la blancheur du visage de Mariannic et l'éclat humide de ses yeux printaniers. Sa voix d'argent montait sous le châssis vitré, aussi limpide, aussi sympathique et musicale qu'au temps où Yves l'écoutait, ravi, sous les châtaigniers de Kerdouarnec ; et de cette musique d'autrefois s'exhalait une irrésistible tendresse. Cormier ne raisonnait ni ne luttait plus. Il était entièrement ressaisi par le spectre de sa jeunesse. Le présent semblait aboli ; il avait l'illusion que vingt-cinq années s'étaient évanouies et que le passé ressuscitait. Il se revoyait auprès de Mariannic de Tromelin, si fraîche et si originale en son costume d'artisanne bretonne. Son cœur rajeunissait, un aimant l'attirait vers les beaux yeux purs de son amie. La source d'amour jaillissait de nouveau et lui rafraîchissait les lèvres.

—O Mariannic, ô ma douce ! murmura-t-il en breton.

Il la prit dans ses bras, la serra contre sa poitrine et, en sanglotant, baisa tendrement ses cheveux et ses yeux.

—Je vous aime ! balbutiait-il ; ordonnez et je vous obéirai...

—Bien vrai ! s'écria-t-elle, ravie, vous reviendrez avec moi en Bretagne ?

—J'irai où vous irez, je vous appartiens... Dites-moi le jour où vous voulez partir, et vous me trouverez à la gare.

—Oh ! reprit la vaillante fille, je ne vous quitte plus... Il y a, ce soir, à onze heures, un train pour Douarnenez. J'ai une voiture en bas ; hâtez-vous de préparer votre bagage ; nous irons chercher le mien à l'hôtel et nous partirons cette nuit même...

Mariannic ne voulait pas laisser à son ami le temps de la réflexion, et, grâce à elle, la confection de la valise fut tôt achevée. Deux heures après, ils soupaièrent hâtivement au buffet, en attendant le train de Bretagne...

Et aujourd'hui, Yves Cormier est devenu un bourgeois campagnard.

A son arrivée, il a occupé sa chambre d'autrefois, à Plô-mar, et y est resté jusqu'à l'expiration des délais nécessaires pour les publications de son mariage. Au bout d'un mois, il a conduit à la mairie et à l'église de Ploa-ré Mariannic, rajeunie par le bonheur de voir enfin son rêve réalisé ; puis ils sont rentrés sans bruit dans ce manoir de Kerdouarnec, que le peintre avait quitté avec tant d'amertume au cœur.

Yves y savoure maintenant en toute sécurité, comme Mariannic le lui avait promis, la paix de l'esprit et les gâteries d'une affection dévouée.

Mais, hélas ! il n'y a plus retrouvé son talent d'autrefois. Les déboires et les dégoûts des dernières années de sa vie d'artiste lui ont ôté le désir de courir de nouveau après le succès. La sève de la production s'est tarie. Dès sa profession abandonnée, l'amour seul de la nature bretonne lui est resté.

Quand il va et vient à travers le domaine, dont il surveille l'exploitation, il est toujours empoigné par les colorations du ciel et de la mer, par la fraîcheur des chemins creux et la poésie de la lande. Seulement, il se borne à admirer, il n'est pas tenté de reprendre son pinceau et de rendre son impression sur un carré de toile.

Il a à l'encontre de la peinture une rancune pareille à celle qu'un buveur novice garde contre un vin capiteux qui l'a intoxiqué. Pourtant, parfois, à l'époque du Salon, quand ses yeux parcourent un journal où l'on donne des détails sur la journée du vernissage et où l'on discute les mérites des tableaux en vedette, il demeure longtemps mélancolique. Il se rappelle les bruyants succès d'autrefois ; il songe que ce même chroniqueur lui a prodigué, au temps de sa gloire, des phrases élogieuses toutes semblables, et une lueur de regret passe dans ses prunelles.

Mariannic alors lui enlève doucement le journal ; attentive et prompte à lire dans le cœur de celui qu'elle aime, elle l'entraîne avec une caresse hors du logis. Ils s'en vont lentement à travers les allées